alessandro

Baricco

Emmaüs

roman

Gallimard

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CHÂTEAUX DE LA COLÈRE
SOIE
NOVECENTO : PIANISTE, Un monologue
OCÉAN MER
L'ÂME DE HEGEL ET LES VACHES DU WISCONSIN
CONSTELLATIONS, Mozart, Rossini, Benjamin, Adorno
CITY
SANS SANG
HOMÈRE, ILIADE
CETTE HISTOIRE-LÀ

Aux Éditions Calmann-Lévy

NEXT

Extrait de la publication

Du monde entier

Extrait de la publication

ALESSANDRO BARICCO

EMMAÜS

roman

Traduit de l'italien
par Lise Caillat

GALLIMARD

Extrait de la publication

Titre original :

EMMAUS

© Alessandro Baricco, 2009.
Tous droits réservés.

© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

À Dario Voltolini
et Davide Longo, pédagogues.

Extrait de la publication

Prologue

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La Spider rouge fit demi-tour et se rangea à hauteur du garçon. L'homme au volant manœuvrait avec beaucoup de calme, et ne semblait ni pressé, ni inquiet. Il portait un bonnet élégant, la voiture était décapotée. Il s'arrêta et, avec un sourire bien dessiné, dit au garçon Tu as vu Andre ?

Andre, c'était une fille.

Le garçon comprit mal, il comprit que l'homme voulait savoir s'il l'avait vue en général, dans la vie — s'il avait vu quelle merveille elle était. « Tu as *vu* Andre ? » Comme une chose entre hommes.

Aussi le garçon répondit Oui.

Où ça ?

L'homme continuant à afficher un vague sourire, le garçon continua à comprendre les questions de travers. Ainsi il répondit Partout. Puis il se dit qu'il devait être plus précis, et ajouta De loin.

Alors l'homme fit oui de la tête, comme pour dire qu'il était d'accord, et qu'il avait compris. Il souriait toujours. Porte-toi bien, dit-il. Et il repartit, mais sans appuyer sur l'accélérateur — il semblait qu'il n'avait jamais eu besoin d'appuyer sur l'accélérateur, dans sa vie.

Quatre rues plus loin, au niveau d'un feu qui clignotait

Extrait de la publication

inutilement au soleil, la Spider rouge fut emboutie par une camionnette folle.

Il faut savoir que l'homme était le père d'Andre.

Le garçon c'était moi.

Cela remonte à plusieurs années.

Extrait de la publication

Emmaüs

Comme son amour fut immense
Immense fut sa souffrance.

Giovanni Battista Ferrandini,
Les larmes de Marie (env. 1732)

Extrait de la publication

Nous avons tous seize, dix-sept ans — mais sans le savoir vraiment, c'est le seul âge que nous pouvons imaginer : nous avons du mal à connaître le passé. Nous sommes tout à fait normaux, il n'est pas prévu d'autre plan que celui d'être normaux, c'est une inclination dont nous avons hérité par le sang. Durant des générations nos parents ont travaillé à limer la vie jusqu'à lui retirer toute évidence — la moindre aspérité qui pourrait nous signaler au regard éloigné. Avec le temps, ils ont fini par avoir une certaine compétence en la matière, des maîtres de l'invisibilité : la main sûre, l'œil averti — des artisans. C'est un monde dans lequel on éteint la lumière, en sortant des pièces — les fauteuils sont recouverts de cellophane, dans le salon. Les ascenseurs présentent parfois un mécanisme qui permet d'accéder au privilège de la montée assistée seulement en introduisant une pièce de monnaie. L'utilisation en descente est gratuite, bien qu'en général considérée comme inessentielle. Dans le réfrigérateur on garde les blancs d'œufs dans un verre, et on va rarement au restaurant, toujours le dimanche. Sur les balcons, des stores verts protègent de la poussière des avenues des petites plantes coriaces et muettes, qui ne promettent rien. La lumière, souvent, est considérée comme

Extrait de la publication

une gêne. Guettant la brume, aussi absurde que cela puisse paraître, on vit, si cela peut s'appeler vivre.

Toutefois nous sommes heureux, ou du moins nous croyons l'être.

Dans l'attirail de la normalité réglementaire il faut prendre en compte le fait, incontournable, que nous sommes catholiques — croyants et catholiques. En réalité elle est là l'anormalité, l'aberration qui vient renverser le théorème de notre simplicité, mais à nos yeux tout paraît très ordinaire, réglementaire. On croit, et il ne semble pas y avoir d'autre possibilité. Néanmoins, on croit avec férocité, et avidité, non dans une foi tranquille, mais dans une passion incontrôlée, comme un besoin physique, une nécessité. C'est le germe de quelque folie — l'ombre évidente d'un orage à l'horizon. Mais pères et mères ne lisent pas la bourrasque qui approche, au contraire ils ne lisent que le faux message d'un doux consentement aux orientations de la famille : ainsi ils nous laissent prendre le large. Des jeunes qui passent leur temps libre à changer les draps de malades oubliés dans leur propre merde — personne ne le voit comme ce que c'est — une forme de folie. Ou le goût de la pauvreté, la fierté de porter des vêtements misérables. Les prières, prier. Le sentiment de culpabilité, toujours. Nous sommes des désadaptés, mais personne ne veut le voir. Nous croyons au Dieu des Évangiles.

Ainsi le monde a, pour nous, des frontières physiques très immédiates, et des frontières mentales fixées comme une liturgie. C'est là notre infini.

Plus loin, au-delà de nos habitudes, dans un hyperespace dont nous ne savons presque rien, il y a les autres, silhouettes à l'horizon. Ce qui saute aux yeux, c'est qu'ils ne croient pas — apparemment ils ne croient en rien. Mais aussi une certaine familiarité avec l'argent, et les reflets

Extrait de la publication

luisants de leurs objets et de leurs gestes, la lumière. Ils sont sans doute simplement riches — et notre regard est le regard d'en bas de toute bourgeoisie cultivée dans son effort d'ascension — des regards issus de la pénombre. Je ne sais pas. Cependant nous percevons clairement qu'en eux, pères et fils, la chimie de la vie produit moins des formules exactes que de spectaculaires arabesques, comme oublieuse de sa fonction régulatrice — science ivre. D'où notre impression d'être face à des existences incompréhensibles — écritures dont on a perdu la clé. Ils ne sont pas honnêtes, ils ne sont pas prudents, ils n'ont pas honte, et ce depuis un sacré bout de temps. Évidemment ils peuvent compter sur des greniers pleins jusqu'à l'invraisemblance, car ils dissipent sans mesure les récoltes des saisons, qu'il s'agisse d'argent ou même juste de savoir, d'expérience. Ils moissonnent sans distinction le bien et le mal. Ils brûlent la mémoire, et dans les cendres lisent leur futur.

Ils vont solennels, et impunis.

De loin, nous les laissons passer dans nos yeux, et quelquefois dans nos pensées. Il peut arriver également que dans son fluide agencement quotidien la vie nous amène à les effleurer, par hasard, suspendant durant de courts instants les distinctions qui viennent naturellement. Ceux qui se mélangent ce sont les parents, d'habitude — plus rarement l'un d'entre nous, une amitié passagère, une fille. Ainsi nous pouvons les regarder de près. Quand ensuite nous regagnons les rangs — pas vraiment renvoyés dans notre camp, plutôt soulagés du fardeau —, il nous reste en mémoire quelques pages ouvertes, écrites dans leur langue. Le son plein, rond, qu'émettent les cordes de leurs pères, au tennis, quand les raquettes frappent la balle. Les maisons, surtout celles à la mer ou à la montagne, qu'ils semblent souvent oublier — sans problème ils laissent les

Extrait de la publication

clés aux enfants, sur les tables de chevet traînent encore des verres enduits d'alcool, et dans les coins des sculptures antiques, comme dans un musée, mais des armoires dépassent des chaussures vernies. Les draps, noirs. Les photos, tous bronzés. Quand nous étudions avec eux — chez eux — le téléphone sonne en permanence et alors nous voyons leurs mères, qui souvent s'excusent de quelque chose, mais toujours en riant, et avec un ton de voix que nous ne connaissons pas. Puis elles s'approchent et nous passent une main dans les cheveux, en disant quelque chose comme des petites filles, et appuyant leur sein contre notre bras. Enfin il y a la servitude, et des horaires absurdes, comme improvisés — ils ne semblent pas croire au pouvoir salvateur des habitudes. Ils ne semblent croire en rien.

C'est un autre monde, et Andre vient de là. Distante, elle apparaît de temps en temps, toujours dans des histoires qui ne nous regardent pas. Bien qu'elle ait notre âge, elle traîne souvent avec des plus vieux, et cela la rend encore plus étrangère, et insaisissable. Nous la voyons — difficile de dire si elle nous voit. Elle ne connaît probablement pas nos prénoms. Le sien c'est Andrea — dans nos familles c'est un prénom de garçon, mais pas dans la sienne où, même en le prononçant, on a d'instinct une certaine inclination au privilège. Et ils ne se sont pas arrêtés là, parce que en plus ils l'appellent Andre, avec l'accent sur le A, un prénom qui n'existe que pour elle. Ainsi, pour tout le monde, elle a toujours été Andre. Elle est, naturellement, très belle, ils le sont presque tous, dans ce monde-là, mais il faut dire qu'elle l'est d'une manière particulière, et sans le vouloir. Elle a quelque chose de viril. Une dureté. Cela nous facilite les choses — nous sommes catholiques : la beauté est une vertu morale, et n'a rien à voir avec le corps, la courbe d'un postérieur ne signifie rien, pas plus que ne doit signifier

l'angle parfait d'une cheville fine : le corps féminin est l'objet d'un refoulement systématique. En définitive, tout ce que nous savons de notre inévitable hétérosexualité nous l'avons appris des yeux sombres d'un ami de cœur, ou de la bouche d'un camarade dont nous avons été jaloux. Le contact de la peau, quelquefois, à travers des gestes ébauchés sans comprendre, sous nos maillots de football. Bref, il va de soi que nous nous sentons mieux avec les filles un peu masculines. Andre, en cela, est parfaite. Elle a les cheveux longs, mais elle les porte avec la fougue d'un Indien d'Amérique — jamais on ne l'a vue les arranger ou les brosser, elle les porte et c'est tout. Toute sa splendeur réside dans son visage — la couleur de ses yeux, l'angle saillant de ses pommettes, sa bouche. Il ne semble pas nécessaire de regarder autre chose — son corps est simplement une façon d'être, de prendre appui, de s'en aller — c'est une conséquence. Aucun de nous ne s'est jamais demandé ce qu'il y avait sous son pull, il n'est pas urgent de le savoir, et cela nous plaît. C'est suffisant, pour tout le monde, cette façon qu'elle a de bouger, à chaque instant — une élégance héritée de gestes et de murmures, prolongement de sa beauté. À notre âge personne ne contrôle vraiment son corps, on marche avec l'hésitation du poulain, nos voix ne sont pas les nôtres : mais elle semble déjà vieille, tant elle connaît, de chaque attitude, les nuances, d'instinct. Bien sûr les autres filles tentent d'imiter ses gestes, ses intonations, mais elles y arrivent rarement, restant dans la construction quand chez elle c'est un don — la grâce. Dans sa façon de s'habiller comme de se tenir — à chaque instant.

Ainsi, de loin, nous sommes fascinés, comme sont fascinés, disons-le, les autres avec nous, tout le monde. Les gars plus âgés reconnaissent sa beauté, et même les vieux, ceux qui ont quarante ans. Ses amies la reconnaissent, et toutes

Extrait de la publication

les mères — et la sienne —, comme une blessure au flanc. Tout le monde sait que c'est ainsi, et qu'on ne peut rien y faire.

Pour ce que nous en comprenons, il n'est personne qui puisse dire avoir été le petit ami d'Andre. Nous ne l'avons jamais vue main dans la main avec quelqu'un. Ou échanger un baiser — ne serait-ce qu'un léger contact avec la peau d'un garçon. Ce n'est pas son genre. Elle n'a que faire de plaire *à quelqu'un* — elle semble s'intéresser à d'autres choses — plus compliquées. Certains garçons devraient l'attirer, très différents de nous, évidemment, les amis de son frère par exemple, bien habillés, parlant avec un drôle d'accent, comme s'ils se faisaient un point d'honneur d'entrouvrir à peine les lèvres. Si elle voulait, il y aurait même des adultes qui, nous, nous dégoûtent et qui lui tournent autour. Des types avec des voitures. Et il arrive en effet de voir Andre partir avec eux — dans leurs voitures dégoûtantes ou sur leurs motos. Surtout le soir — comme si l'obscurité l'aspirait dans un cône d'ombre auquel nous n'avons pas accès. Mais tout cela n'a rien à voir avec le cours naturel des choses — concernant les garçons et les filles ensemble. C'est comme une vidéo dont certains passages auraient été coupés. Il n'en résulte pas ce que nous appelons amour.

Ainsi elle n'appartient à personne, Andre — mais nous savons, en même temps, qu'elle appartient à tout le monde. Il y a sans doute une part de légende dans tout ça, indéniablement, mais ce qu'on raconte autour d'elle fourmille de détails, comme si les gens avaient vu, et savaient. Et nous

Mais cela ne dura qu'un instant.

Ainsi, la messe terminée, je lui laissai le temps de s'en aller. Je dis au revoir aux gars du groupe puis rejoignis le premier banc ; là, je me mis à genoux et restai à prier, le visage entre les mains, les coudes sur le support en bois. C'était une chose que je faisais souvent, avant. J'aimais entendre les bruits des gens qui coulaient hors de l'église, sans les voir. Et retrouver un point, en moi-même.

Je me levai, enfin, et seuls subsistaient les gestes feutrés des enfants de chœur qui débarrassaient l'autel.

Je me tournai et Andre était toujours là, à sa place, assise — l'église presque vide. Je compris alors que cette histoire n'était pas encore terminée.

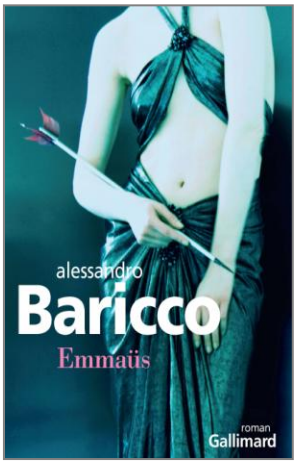
Je fis le signe de la croix et commençai à remonter l'allée centrale, dos à l'autel.

Arrivé à hauteur d'Andre, je m'arrêtai et la saluai. Elle se décala un peu, sur le banc, pour me faire une place. Je m'assis à côté d'elle.

Cependant j'ai été élevé dans une résistance obstinée, qui considère la vie comme une noble obligation, dont il faut s'acquitter avec dignité et intégrité. Mes parents m'ont donné de la force et du caractère dans cette perspective, et j'ai hérité de chacune de leurs tristesses, pour en faire des trésors. Il est donc clair dans mon esprit que je ne mourrai jamais — sinon dans des gestes fugaces ou des moments voués à l'oubli. Je n'en doute pas également, plus incisif que n'importe quelle peur se révélera mon départ.

Et il en sera ainsi.

Extrait de la publication



Emmaüs
Alessandro Baricco

Cette édition électronique du livre
Emmaüs d'Alessandro Baricco
a été réalisée le 30 octobre 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070131709 - Numéro d'édition : 250017).
Code Sodis : N52344 - ISBN : 9782072468001
Numéro d'édition : 241848.

Extrait de la publication